

Howard B. LEVINE

L'engouement de l'analyste ou l'amour de contre-transfert



Un beau milieu d'un transfert amoureux bien en place depuis quelque temps, WL m'annonça, remplie d'espoir, qu'une de ses amies lui avait dit qu'en Californie c'était de pratique courante chez les patients et les analystes de consommer leur relation deux ans après la fin du traitement. Nous avions, quant à nous, passé depuis longtemps le temps des insinuations. Son invitation, et ce qu'elle impliquait, était claire. Très tôt dans l'analyse, WL était tombée passionnément amoureuse de moi. Ses jours et ses nuits étaient pleins de fantaisies, de gestes et de bien d'autres indices de son désir ardent à mon égard. Et, si les séparations étaient douloureuses, les moments passés ensemble, réels ou imaginés, étaient divins. Toutefois les frustrations, la jalousie et l'exclusion de ma vie privée ne manquaient pas de venir s'imposer à elle. Tantôt furieuse et méprisante à mon endroit, tantôt découragée, elle pestait contre moi, ma femme et ma famille. Et puis, d'autres événements, d'autres sensations survenaient et suffisaient à relancer la passion et le désir...

À l'instar de bien d'autres patients, WL s'était retrouvée dans un intense transfert amoureux avec son analyste. Comme elle l'a découvert avec peine

dans le cours de son analyse, cet amour servait plusieurs causes : l'espoir de satisfaire des désirs infantiles refoulés et l'évitement défensif d'une dépression profonde, de la haine meurtrière pour ceux qu'elle aimait, évitement aussi de la furie débridée contre les limitations de la réalité de la vie. Mais ce que WL ne savait pas, c'était que, dans une autre réalité, dans l'inviolabilité secrète de la vie privée de son analyste, ses sentiments avaient, encore que de façon tranquille, leur réciproque. Ne le savait-elle pas ? Est-il possible qu'une femme aussi intelligente et sensible n'ait pas remarqué ce qu'ont dû être les signes éloquents de mon intérêt et de mon appréciation à son égard ?

Même s'ils n'ont jamais été mis en mots entre nous, certains signes de mon désir amoureux ont pu, je ne peux que le présumer, lui avoir été communiqués à mon insu. Cela devait paraître dans le plaisir évident que je prenais à travailler avec elle : mon expression quand je la recevais à la porte, le ton de ma voix lors de mes questions ou de mes interprétations, ma posture ou quelque aspect de mon langage corporel en sa présence, les vêtements que je choisisais de porter les jours de nos rencontres. J'essaierai de décrire dans ce texte notre rencontre analytique et d'illustrer de quelles façons les émois que WL a éveillés en moi ont pu faciliter notre engagement dans l'analyse et y contribuer favorablement.

Cette affirmation du rôle positif joué par mes sentiments ne cherche ni à encourager ni à autoriser la mise en acte, l'exposition, la recherche ou même la feinte de désirs érotiques et amoureux. Mais quand de tels émois surviennent spontanément, comme une réponse subjective inconsciente de l'analyste au patient, et dans la mesure où ils restent subordonnés au travail de l'analyste, leur apport peut être positif.

Je ne me suis jamais permis de mettre en acte ou d'exposer mes sentiments pour WL, ni pendant la période où nous avons travaillé ensemble, ni par la suite, ni même après le délai de la prescription californienne. J'ai plutôt cru, comme j'espère l'illustrer, que ces sentiments ont pris place en raison de mon engagement avec WL, au carrefour de nos deux subjectivités faites de conflits, de défenses et de désirs, de tout ce qui m'a ultérieurement servi dans l'analyse.

Malgré la persistance et la force de ma réaction à la présence de WL, et tant que je peux en juger, je ne me suis pas écarté de ma position analytique pendant son traitement. À tout le moins, pas plus que dans tout autre

analyse. Car il est inévitable, dans tout traitement, que l'analyste devienne temporairement aveugle à un ou à l'autre aspect du transfert, et cela pour plusieurs raisons : le contre-transfert de l'analyste n'est que l'une d'elles. On peut donc s'attendre à ce que, dans le processus analytique, l'analyste tour à tour perde et retrouve le fil des associations du patient. Cette question a d'ailleurs été discutée en profondeur par Olinick en 1993.

En psychanalyse, on a l'habitude de supposer que les désirs insatisfaits du patient, surtout ceux qui ont pris naissance pendant les premières années de la petite enfance, peuvent servir de noyaux inconscients autour desquels d'intenses sentiments amoureux pour l'analyste vont se développer. Il est cependant plus rare de reconnaître que certaines rencontres analytiques peuvent devenir une expérience passionnée tout autant pour l'analyste, dans le privé de son silence. Si la passion en cause contribue à mettre en panne une conduite appropriée et effective de la cure, l'amour ou le désir de l'analyste pour le ou la patiente sera dès lors considéré comme un aspect défensif de son contre-transfert.

Il arrive même que le transfert érotique du patient soit intensifié ou naisse des désirs de l'analyste. Person (1985), par exemple, a décrit comment le transfert érotique du patient peut refléter les souhaits inconscients de l'analyste et Bermann (1994) a noté que « le transfert érotique va probablement s'installer quand des émois contre-transférentiels sont éveillés chez l'analyste et que l'analysant a perçu justement que sa tentative de séduire l'analyste a des chances de réussir ».

Or, ce que l'on sait du pouvoir et de l'amour possible dans le couple analytique est aussi vieux que la psychanalyse elle-même. Dès 1906, Freud observait, dans une lettre à Jung, que la psychanalyse est « une véritable cure par l'amour » (McGuire, 1974). Il nous fait ainsi saisir combien il croyait que l'amour du patient pour l'analyste contribue à la motivation à collaborer avec celui-ci au travail analytique (Gabbard, 1994). Cependant, l'expérience conduira très tôt Freud à de sérieuses mises en garde quant à un rôle favorable éventuel reconnu à l'amour dans l'analyse.

Les relations complexes qui s'étaient développées entre Breuer et Anna O, Jung et Sabina Spielrein, Ferenczi et Elma Palos ont rendu Freud toujours plus attentif aux dangers inhérents aux sentiments amoureux et aux désirs de l'analyste pour les patients, ce qui a sans doute contribué à sa conception

du contre-transfert comme une force de destruction potentielle dans le traitement. (Barron et Hoffer, 1994 ; Gabbard, 1995 ; Haynal et Falzeder, 1993). Mais, pour lui, cela était aussi vrai des exemples où l'attachement érotique de l'analyste pour un ou une patiente aurait été moins manifeste. Par exemple, dans une lettre qu'il écrivait à Abraham en 1928, Freud lui disait : « J'ai souvent eu à constater que quand j'ai porté un intérêt personnel excessif à certains cas, ils ont échoué, et peut-être précisément à cause de l'intensité de ce que je ressentais pour eux. » (Abraham et Freud, 1965.)

La longue liste des premiers analystes connus qui se sont trouvés engagés sexuellement ou amoureuxment avec leurs patients n'est pas sans nous embarrasser. Ce n'est donc pas sans inquiétude que je fais la suggestion suivante : *étant donné le potentiel perturbateur des forces érotiques et amoureuses — peut-être même à cause de ce potentiel — nous avons été moins portés à apprécier à leur juste valeur les façons par lesquelles l'amour et le désir sexuel de l'analyste pour le ou la patiente — quand ils sont contenus adéquatement et subordonnés aux exigences du travail psychanalytique — peuvent occuper une place positive dans le développement de la relation analytique et jouer un rôle facilitateur dans le processus thérapeutique.* Dans cette perspective, l'amour de contre-transfert, qu'il s'agisse d'engouement, de béguin, de rêves romantiques ou de fantaisies érotiques, tout cela peut, au mieux, être regardé comme un reflet de la contribution involontaire de l'analyste à une mise en acte mutuelle, et peut aussi faire avancer le traitement analytique.

Même si j'ai été surpris par le surgissement des sentiments que je décris ici, il n'en reste pas moins que ceux-ci font partie de ce qui devrait être prévisible dans notre travail. Le fait d'en devenir plus conscient m'a servi de signal et a orienté le cours de ma recherche personnelle. Au fond de moi, je réfléchissais à ma réaction à l'endroit de WL en suivant deux voies simultanées : celle de son monde intérieur avec ses conflits, tout autant que celle qui relevait de moi. À mes yeux, en cherchant à tirer le meilleur parti des sentiments troubles en jeu, j'ai gardé avec WL la position analytique la plus appropriée dans la circonstance : je cherchais à faire avancer sa propre démarche et je continuais à lui interpréter ce que je comprenais de ses motivations, y compris les usages défensifs auxquels pouvait servir son amour pour moi. En même temps, dans mon for intérieur, je me demandais quelle pouvait bien être la nature de ce qui se passait entre nous.

De quelles façons nos sentiments réciproques ont-ils pu influencer ce traitement, et peut-être même contribuer à sa réussite ? Voilà la question que je veux poser dans ce texte.

Ce que je dirai de nos subjectivités respectives se rapporte d'abord à une conception qui tient la relation psychanalytique pour une expérience intersubjective. Même si les rôles, les buts et les règles de ce qui se dit en séance ne sont ni identiques ni symétriques pour les deux parties en cause, les processus psychologiques qui y adviennent sont, forcément, les mêmes. Chacun des membres du couple analytique va agir dans le processus comme un participant tantôt plus subjectif, tantôt plus objectif ; chacun montrera ses conflits conscients et inconscients, ses souhaits, ses désirs, ses peurs et ses défenses ; et, jusqu'à un certain point, chacun développera un transfert et exercera une influence suggestive inconsciente sur l'autre¹.

De ce point de vue, la relation analytique donne lieu à un flux continu d'influences interactives et suggestives : elles sont inconscientes et inévitables et ont un effet réciproque simultanément, bien qu'elles soient interprétées de façon singulière par chacune des parties en cause. L'espace analytique serait donc construit à partir d'interactions entre deux subjectivités : un processus intersubjectif².

L'intersubjectivité, selon Gill, qui s'y réfère en parlant de *constructivisme*, « implique non seulement que l'analyste contribue à l'expérience déjà ambiguë du patient, mais que les sources des pensées et des actions de l'analyste lui-même ne sont pas bien identifiées, et qu'enfin l'analyste et le patient produisent des réalités issues de leur interaction, à travers des mises en acte transférentielles et contre-transférentielles, mais aussi par la recherche de nouvelles voies de relation ».

C'est précisément le travail des deux participants que d'analyser ces réalités « interactionnelles », ces mises en acte produites conjointement ainsi que les « nouvelles voies de relation » créés inévitablement par le couple analytique. Ce travail n'est toutefois pas symétrique, car la raison d'être et l'axe principal du travail et du dialogue analytiques demeurent l'examen et l'analyse des contributions du patient à l'expérience analytique, et non celles de l'analyste.



L'engagement

WL était la mère de deux garçons adolescents. Femme attrayante de 44 ans, elle cherchait de l'aide pour sa dépression et, prise dans une vie turbulente, son incapacité à résoudre efficacement un certain nombre d'indécisions liées à son mariage, à sa carrière et à son âge. Elle m'avait été adressée par un ami commun qui était lui aussi psychanalyste. Au moment de notre première rencontre, WL était mariée à T depuis 20 ans. Celui-ci avait déjà été un homme brillant mais il était devenu, en vieillissant, un être déprimé et inerte par intermittences, souvent irritable, contrôlant et peu sociable. T dépréciait l'intelligence de sa femme et supportait mal ses aspirations à devenir une écrivaine. J'apprendrai plus tard de celle-ci qu'elle avait rencontré son mari au moment d'un important bouleversement dans sa vie de jeune femme, après avoir connu des déceptions majeures, tant professionnelles qu'amoureuses. En s'associant à ce qu'elle avait cru être une plus grande stabilité financière et émotionnelle chez son mari, WL avait espéré acquérir une sécurité personnelle et échapper à la répétition de relations masochistes qu'elle s'était jusque-là imposées.

Au moment de notre première rencontre, WL sentait que, depuis longtemps, sa relation avec T était devenue une habitude, une sorte d'obligation dépourvue d'amour, en plus d'être insatisfaisante sexuellement. Au cours des dernières années, WL avait eu deux brèves liaisons qui lui avaient apporté une stimulation temporaire et un défoulement sexuel. Mais elle y trouva ni la stabilité qu'elle cherchait ni l'aide pour sa dépression, et bien peu de soutien pour la piètre estime qu'elle avait d'elle-même. Dans les années qui avaient précédé sa recherche de traitement, elle avait eu une liaison passionnée avec un homme beaucoup plus jeune, qu'elle avait rencontré à l'occasion des activités de ses enfants. Quand cela s'était arrêté, même si elle savait bien que ça devait arriver, WL se retrouva dans le plus grand désarroi, incapable de s'empêcher de penser à lui. Enfin, lors de sa première visite chez moi, elle ne semblait pas savoir si elle souhaitait vraiment se séparer de son mari. Elle voulait d'abord en connaître plus long sur elle-même, quelle que soit la décision qui s'ensuivrait au sujet de son mariage.

En plus de ses problèmes maritaux, WL me disait aussi qu'elle s'inquiétait beaucoup de son père alcoolique dont la santé s'était gravement détériorée depuis quelques années. C'était un homme avec qui WL avait eu une

relation très intense bien qu'ambivalente et qui demeurait pour elle une présence troublante. Et, à tout cela, venait s'ajouter le sentiment grandissant de son propre vieillissement, exacerbé par la mort récente d'une amie d'enfance et par l'attente du début de la ménopause, sans compter l'éventuel départ de ses enfants pour le collège. WL sentait que le temps passait et elle continuait à souffrir d'une vieille aspiration à devenir elle-même romancière. Sa mère et son père avaient déjà connu un modeste succès comme écrivains et, de son côté, WL, après les années de collège, avait commencé une carrière de journaliste. Puis, après le mariage et les enfants, elle avait pris une voie plus assurée en obtenant un diplôme en administration, pour occuper ensuite un emploi dans le secteur public, un travail mal payé et ne présentant aucun défi.

Au début, je voyais WL une fois par semaine, en psychothérapie. Nous examinions son passé, ses relations et ses sentiments actuels, et j'en étais venu à une certaine compréhension des événements et des gens les plus importants de sa vie. Toutefois, ce qui s'est avéré plus significatif quant au développement de la relation analytique, c'est le fait qu'elle était l'aînée de quatre enfants et que son père avait dû partir pour la guerre peu de temps après sa naissance. Cela avait eu pour conséquence qu'elle et sa mère, dont elle se rappelait l'inquiétude et la tristesse, avaient passé beaucoup de temps ensemble, seules. Elle gardait le souvenir d'elle-même, petite fille de deux ans, debout dans son lit, cherchant à essuyer les larmes de sa mère. Mais la proximité avec celle-ci était parfois interrompue par le retour inattendu du père à la maison pour quelques jours de permission. Un autre souvenir très touchant : elle avait trois ans, et attendait avec sa mère le retour du père dans une gare de chemin de fer qui lui semblait une caverne ; et elle s'approchait de tous les officiers qu'elle rencontrait pour leur demander : « Es-tu mon papa ? »

WL avait quatre ans quand son père revint de la guerre. Elle sentait bien qu'elle perdait sa place dans la famille et qu'elle se faisait évincer de la possession exclusive de l'affection maternelle. Mais, même si son père provoquait toujours en elle de la colère et de la peur, WL n'était pas moins fascinée par cette énorme présence masculine excitante, dont la réapparition allait cependant lui valoir la naissance de trois frères et sœurs, tous séparés d'à peine dix-huit mois. Arrivée à l'âge de latence, WL réagissait au comportement souvent violent du père en cultivant sa propre

tendance agressive aux allures de « garçon manqué ». Alors qu'elle fut forcée, bien malgré elle, d'abandonner cette position à l'arrivée des menstruations et des premiers signes de la puberté, son identification au père agressif n'a pas moins persisté pendant ses années d'adolescence et au début de l'âge adulte. Cela prit la forme d'une sexualité impulsive et désinvolte qui l'a souvent mise dans des situations relationnelles qui la dépassaient.

Ses études collégiales, WL les fit dans une école prestigieuse pour jeunes filles où elle réussissait bien, mais sa vie sociale souffrait de sa timidité, qu'elle compensait dans une relation amoureuse intense, par une impulsivité contraphobique qui n'avait pas manqué de meurtrir les deux membres du couple. Ses difficultés d'alors étaient alimentées par toutes sortes de déplacement de la rivalité et de la haine éprouvées depuis longtemps envers ses deux parents, l'un ayant souvent été pour elle un obstacle dans son accès à l'autre. Pour les mêmes raisons, elle en voulait à sa sœur, la deuxième, née quand elle avait quatre ans, et à son frère, de six ans son cadet, lesquels tour à tour lui avaient ravi une place de choix dans les faveurs du père.

Dans les premiers temps du traitement, WL se débattait avec ce qu'elle ressentait envers son mari de déception et de rage, prise dans la peur coupable d'avoir à mettre fin à son mariage. Il y avait aussi la tristesse d'avoir perdu depuis peu une amie d'enfance et le ressentiment pour tout ce qui échappait à son contrôle. Ce qui était au centre de ses préoccupations, c'était son besoin de rapprochement, ses désirs sexuels et la colère d'une partie d'elle qui se sentait frustrée ou déniée, partie qu'elle appelait son « soi masculin ».

Parlant de ses peurs de perdre le contrôle, WL avait décrit comment, tout au long de son adolescence, son père buvait de plus en plus et sortait avec des femmes. Cela laissait sa mère dans l'incapacité d'écrire ou de fonctionner à la maison, de sorte qu'à la fin, celle-ci, pour soulager sa tristesse et ses anxiétés, s'était mise à boire à son tour.

En thérapie, la relation de WL avec moi avait été caractérisée jusque-là par un désir manifeste de coopérer, de me plaire et surtout d'éviter de devenir un « fauteur de troubles agressif et bruyant » ; ce qui prendra tout son sens quand, à peu près quatre mois après le début de notre travail, WL

m'annonça, non sans embarras, qu'elle était tombée amoureuse de moi. Au début, elle insistait : son amour pour moi n'avait rien de sexuel, « comme l'amour pour un père », précisait-elle, quelqu'un dont on aimerait se sentir plus proche physiquement et émotivement, par qui on aimerait être aidée, caressée, reconnue, entourée. Elle ne tardera pas cependant à rapporter des rêves franchement sexuels, tout en voulant me protéger de l'agressivité et de l'avidité de ses désirs érotiques. Dans un de ses rêves, par exemple, nous étions tous les deux nus et j'étais pelotonné dans ses bras. Cela lui rappela ses envies de petite fille de se sentir proche et réconfortée, et le souvenir d'elle assise sur les genoux de sa grand-mère qui lui lisait une histoire. Il lui revenait aussi d'avoir vu, quand elle avait treize ans, ses parents qui faisaient l'amour dans la position des amants de son rêve. Mais dans la mise en scène de celui-ci, elle avait pris la place de son père.

Parmi les sentiments qui avaient donné naissance au rêve, il y avait la peur d'être rejetée ou abandonnée par moi, car nous avions déjà remarqué qu'elle croyait qu'une liaison amoureuse pourrait lui apporter une protection rassurante. Cependant, cette possibilité comportait aussi ses inconvénients : elle aurait, en revanche, à me protéger contre la part violente de sa sexualité agressive qui lui venait de son identification à son père. Dans la suite de ses associations, je lui ai suggéré, plus tard, qu'elle croyait peut-être que d'être femme la laisserait plus vulnérable à l'abandon ou à d'autres blessures dont nous n'étions pas encore conscients. Sur ces entrefaites, nous nous sommes mis d'accord pour augmenter à deux fois par semaine la fréquence des rencontres.

En rétrospective, il faut avouer que nous n'avions pas examiné pleinement le sens que pouvait prendre pareille décision à ce moment précis. Nous avions déjà, tous les deux, remarqué qu'elle se servait de l'espace de nos rencontres pour tenir à distance certains de ses sentiments. C'est dans ce sens-là que je lui ai laissé entendre, après avoir fait une évaluation clinique de ses besoins et de ce qui était souhaitable pour son analyse, qu'il serait profitable d'intensifier le travail. Il y avait donc là, malgré moi, un effort de suggestion pour aller à l'encontre de sa réserve.

Il va sans dire que mon souhait de nous rencontrer plus souvent a tôt fait de lui plaire, ce qui la flattait d'autant qu'elle l'avait entendu dans la perspective de ses élans romantiques et érotiques à mon égard. De mon côté, j'étais certainement fasciné par elle et je me disais que je voulais la

connaître et la comprendre plus intimement. Mais je n'étais pas encore conscient de l'effet de réciprocité que son amour avait commencé à éveiller en moi. Je suppose donc que nos négociations autour du nombre de séances additionnelles ne purent qu'être influencées par ces facteurs encore inconscients. Il y avait, par ailleurs, une culpabilité qui s'interposait, celle qui était liée à son souhait de quitter son mari : celui-ci, en effet, défrayait le coût des séances et payait donc pour ce qu'elle vivait comme une liaison amoureuse en douce. Elle n'accepta donc qu'à demi ma proposition initiale de quatre rencontres hebdomadaires et elle commença à venir deux fois par semaine.



La réciprocité

Nous avons commencé à nous voir plus souvent, et les manifestations d'amour de WL à mon endroit se sont accentuées, comme on devait s'y attendre. Mais les signes de frustrations liées aux séparations et au refus de satisfaire ses désirs n'ont pas manqué d'apparaître : les vacances ou toute autre interruption étaient devenues des moments douloureux, des occasions où explosait sa jalousie rageuse contre ma femme et mes enfants. Elle en était venue à me dire : « il ne devrait y avoir rien d'autre dans votre vie qui vous tienne éloigné de moi. » Ses associations l'ont toutefois amenée à lier ces réactions à sa jalousie œdipienne et à sa rivalité envers les autres enfants de sa famille d'origine. Trop privée de l'attention de sa mère, elle se rappelait avoir souhaité cacher les lunettes de celle-ci de sorte qu'elle ne pût disparaître dans son bureau pour aller écrire.

Plongé depuis plusieurs mois dans ce transfert érotique qui émergeait, je me rendis compte que je me sentais de plus en plus attiré par WL. Elle était à mes yeux une femme intelligente, sophistiquée et attrayante, mais c'était sa façon à la fois enjouée et si déterminée de me poursuivre qui me faisait réagir davantage. Son côté phallique et sexuellement agressif m'intriguait : elle m'écrivait des poèmes, des extraits de son journal, et même des lettres quand nous étions séparés ; elle m'apportait des fleurs avec l'air de dire « prends-les, ou laisse-les, je n'en ai rien à foutre ! » ; et elle me décrivait des fantaisies où elle m'épuisait sexuellement pour se venger de ce que, moi, je lui imposais. Notons que dans cette *cour*, tout comme dans ses premiers rêves, elle se devait d'être l'« homme » de la scène.

Selon toute apparence, l'intimité de la relation analytique avait mobilisé chez WL des identifications phalliques et elle se comportait avec moi comme une femme agressive sexuellement, comme un « garçon manqué ». Cela s'avérait stimulant et évocateur pour chacun de nous. Être activement poursuivi par elle, n'être que l'objet passif de son désir, m'excitait beaucoup, faisant écho à mes propres désirs et fantaisies. C'était tout le passé de la relation mère-enfant et de la scène primitive qui faisait retour. Au fond de moi, je n'étais pas sans élaborer mes propres scénarios à partir de ce que me disait WL pendant les séances. Je rêvais que nous consommions notre liaison, et dans mes fantaisies, j'inventais d'autres versions de notre histoire d'amour qui se passait ailleurs et dans d'autres circonstances³.

Pendant la période où elle venait à deux séances par semaine, notre travail a porté sur différents conflits : vulnérabilité, confiance, contrôle et résistance à propos de ce que j'essayais de lui montrer d'elle-même. Ses rêves nous ont fait passer d'un transfert paternel œdipien en apparence plus adulte, à un transfert maternel sous-jacent, marqué autant par des désirs d'être nourrie et prise en charge par moi que par la peur de « se perdre elle-même » si elle en venait à plonger dans le traitement de façon aussi pleine et entière qu'elle le souhaitait. Cela ne l'a pas empêchée, après vingt et un mois de thérapie, de s'étendre courageusement sur le divan et d'augmenter la fréquence des séances, non sans faire un dernier compromis, à trois fois par semaine.



Les névroses de transfert

Une fois en analyse, le traitement de WL progressa de manière attendue, encore que tout n'était pas toujours prévisible. L'alternance, faite de sentiments amoureux, de désirs érotiques et de colère jalouse, continuait. Les transferts ne faisaient que confirmer les conflits œdipiens et précœdipiens déjà là. À l'aide des rêves, des associations et de l'analyse du transfert, d'importants conflits reliés à l'enfance et à l'adolescence ont été analysés. Plusieurs pertes se devaient dès lors d'être perlaborées : deuil douloureux de son attachement exclusif à la mère de la petite enfance, deuil aussi de la proximité et de l'idéalisation de son père devenu un alcoolique infidèle, deuil enfin de la mort récente d'une amie d'enfance, ce qui n'était

pas sans lui rappeler son propre vieillissement et celui de ses parents. Dans cette perspective, elle devait faire face à l'éventualité du départ de ses fils pour le collège et, ultimement, renoncer aux espoirs et aux rêves qu'elle avait entretenus au sujet de son mariage dont elle devait maintenant considérer la fin.

Dans tout ce qui s'est élaboré d'important pendant cette partie du traitement, il y a eu le souvenir des fausses-couches de sa mère qui eurent lieu pendant les absences du père reparti à la guerre. Elle se rappelait aussi avoir été réprimandée parce qu'elle se balançait trop vigoureusement sur les genoux de sa mère. Ce souvenir, relié dans l'esprit de WL à la haine et aux souhaits de mort envers l'éventuelle fratrie, a permis l'émergence d'une culpabilité enfouie depuis longtemps et qui était accompagnée d'une accusation de méchanceté qui la tenait responsable des fausses-couches. Tout cela nous a conduits à des souvenirs très précoces où la petite fille séchait les larmes de sa mère qui pleurait, croyait-elle, ses fœtus perdus, cherchant à se faire pardonner d'avoir blessé celle-ci par ses désirs meurtriers. D'autres souvenirs nous la montraient entrant dans la chambre des parents en train de faire l'amour — autre façon de se balancer — et la rage qu'elle avait ressentie d'être exclue de cette scène primitive. Elle s'était rappelé aussi l'identification qui la liait à la masculinité sauvage et autoritaire de son père. À la faveur de l'émergence et de la reconstruction de ces événements du début de sa vie, je me suis senti autorisé à interpréter à WL la haine intense et la rivalité qu'elle éprouvait envers ma femme et ma famille, tant à partir de ses conflits œdipiens, positifs et négatifs, que de son souhait de m'avoir à elle seule par le truchement du transfert maternel.

Pendant ce temps, le transfert érotique qui la reliait à moi avait évolué, ce qui nous permettait d'en analyser plusieurs déterminants et motivations en profondeur. WL continuait d'espérer que notre amour la protégerait de ses peurs d'être abandonnée par moi. Elle appréhendait de découvrir en analyse certaines choses inévitables et cherchait, à travers une liaison sexuelle, une solution alternative à ce qui la confronterait dès lors à ses souhaits meurtriers et incestueux et à l'inévitable deuil à faire, avec la dépression et la culpabilité qui s'ensuivraient. En revanche, elle avait très envie de ma présence, de celle d'un homme qui lui aurait offert l'admiration, la confiance et la satisfaction sexuelle, tout ce qui lui avait manqué avec son mari ; envie également de la présence d'un père qui

l'aurait aimée et aurait pris plaisir à être avec elle ; enfin, envie de la présence d'une mère qui lui aurait apporté sa proximité et son goût de vivre, ce qu'elle n'avait pas toujours retrouvé chez sa propre mère trop souvent perturbée.

Il n'y avait pas moins, dans l'amour que WL avait pour moi, un envers contraphobique qui venait de son adolescence. Elle réagissait en effet à ma présence et à mes questions sur sa vie sexuelle comme si j'étais un de ces garçons plus âgés qu'on lui interdisait de voir dans sa jeunesse, mais qu'elle trouvait si *sexy*. Et de la même façon qu'elle l'avait fait dans le passé, elle réagissait dans l'analyse par une fausse bravade à ce qu'elle éprouvait comme des « audaces » de ma part, de façon à cacher ses peurs et sa confusion.

Puis, au moment où nous en étions à découvrir son profond sentiment de dévalorisation coupable lié à son fantasme d'avoir été la cause des fausses couches de la mère, d'avoir chassé le père et fait mourir les enfants à venir, dans le transfert, son désir d'être aimée de moi devenait de plus en plus désespéré. Elle n'arrivait pas à se rassurer, sûre que je l'abandonnerais parce que ne méritant plus d'être aimée par un parent idéalisé. Plus tard, par l'analyse de ses fantasmes et de ses réactions à la distance et à la non-disponibilité de sa mère, son amour pour moi a pu être interprété aussi comme un souhait d'aller à l'encontre de mon abstinence qui lui était si frustrante.

L'analyse du transfert maternel, tant dans ses composantes duelles que dans son sens œdipien négatif, nous a amenés à comprendre que son amour pour moi et son souhait d'être aimée de moi passait d'une vive répudiation de son identification à sa mère, à une identification agressive à son père. Elle rejetait les femmes qu'elle trouvait trop soumises, « n'ayant rien là », et préférait ce qu'elle imaginait chez les garçons et les hommes comme une force libre : de là son fantasme de jouer la femme agressive avec moi, devenu un mâle débordé et impuissant. Mais cette position n'était pas sans montrer un côté défensif, car se laisser être une femme avec un homme protégeait WL contre un attachement homosexuel explicite, issu tant de l'œdipe négatif que du pouvoir du couple exclusif mère-fille qui menaçait d'émerger. Et enfin, ce qui n'était pas le moindre gain, la réalisation de son amour pour moi démentait l'histoire d'une défaite œdipienne et faisait

disparaître magiquement la douleur et la confusion liées à son exclusion de la scène primitive.

Au fur et à mesure que l'analyse de son transfert érotique avançait à travers les différentes formes empruntées, WL commença à parler d'un livre qu'elle voulait écrire. Il s'agissait d'un roman policier qui devait se passer en Nouvelle-Angleterre, lieu inspiré par la touchante retrouvaille en analyse de souvenirs situés dans une petite ville de son enfance. Elle disait que ses fantaisies érotiques et ses pensées à mon égard lui laissaient plus de répit et qu'elle s'était surprise à imaginer, à la place, un décor, des événements et des dialogues qui constitueraient la vie des personnages de son roman.

Cela dit, le traitement de WL aura duré, en tout, à peu près quatre ans. Avant que ce ne soit la fin, elle avait déjà divorcé d'avec son mari, écrit son premier roman — dont elle parlait comme de « notre bébé » — et commencé à travailler à un deuxième ; elle avait rencontré un nouvel homme avec qui s'était engagée une relation très vivante et pleine d'espoir, et elle s'apprêtait à aller vivre dans une ville champêtre de la Nouvelle-Angleterre, un coin très significatif de son enfance. Sa culpabilité et sa dépression s'étaient allégées ; sa confiance, son estime et sa connaissance d'elle-même avaient grandi. Son amour intense pour moi s'était transformé en une affection et une appréciation pour tout ce que je l'avais aidée à réaliser ; ce qui avait laissé place à son écriture romanesque que, pensait-elle, j'approuvais et que je prendrais plaisir à lire. Quant à sa nouvelle romance, qui avait pris naissance pendant notre dernière suspension estivale, elle m'inquiéta un peu, d'autant que sa nouvelle vie sexuelle avait tôt fait de remplacer ses désirs érotiques à mon endroit. Dans quelle mesure tout cela n'était-il pas un clivage et une mise en acte du transfert, ou encore une tentative de me rendre jaloux ? Quant à mon pressentiment que le traitement allait se terminer trop tôt, était-il de nature clinique, ou n'était-ce que la réaction d'un amoureux jaloux, ou d'un parent possessif, qui hésitait à rompre le lien qui m'attachait à elle ?

Les nombreux changements occasionnés par son divorce, sa nouvelle carrière, et le retour à ses racines en Nouvelle-Angleterre, tout cela, grâce au travail fait dans l'analyse, semblait plutôt avoir contribué de façon significative au choix d'un nouvel amoureux dont elle voulait se rapprocher

en allant vivre à la campagne. Nous avons scruté la sagesse de sa décision et, à la fin, WL décida que son meilleur choix était de partir.

Elle partirait donc sept mois plus tard, se donnant le temps de travailler à la peur qu'elle éprouvait toujours d'être vulnérable dans une vraie relation avec un homme. Elle me confia également qu'elle ne pouvait encore se permettre qu'un orgasme vaginal, « féminin », disait-elle, préférant réserver le plus intense, le « masculin », celui du clitoris, pour la masturbation qu'elle contrôlait elle-même. Après l'examen de ses peurs et l'interprétation du déni inconscient du fait d'être une femme, WL en vint à offrir à son nouvel amant — et à moi aussi par la voie de l'analyse — le cadeau d'un orgasme clitoridien. En faisant la description de son expérience, elle revint sur les espoirs infantiles de devenir un garçon, surtout après la naissance de son frère, quand elle avait six ans. Quand elle passa en revue les différents sens de sa relation avec moi, WL remarqua que si, pendant tout un temps, elle s'était donnée pleinement à l'analyse pour gagner mon amour et mon approbation, elle avait maintenant le sentiment de le faire beaucoup plus pour elle-même, car elle sentait qu'elle valorisait et avait besoin de ce que cela lui apportait.

Même si notre travail a été un peu écourté en comparaison de ce que j'aurais souhaité qu'il fût, il reste que l'étape finale a été, je crois, une expérience très significative et profondément ressentie par WL. De mon côté, les sentiments érotiques et l'engouement adolescent qui m'avait lié à elle, avaient été remplacés par le sentiment de fierté d'un père pour ce qu'avait accompli sa grande fille.

Bien sûr, le souvenir d'un ancien lien érotique demeure : pour moi, ça ne fait pas de doute et je suppose qu'il en est de même pour WL. Il n'y a eu aucune autre visite, aucun contact, après la fin de l'analyse et son déménagement en Nouvelle-Angleterre. À l'occasion de l'écriture de ce texte, plusieurs anciens sentiments à son égard me sont revenus comme un ensemble de souvenirs affectueux du passé. Cependant, ils m'apparaissaient plus de l'ordre de la nostalgie et de la tendre réminiscence que de celui d'un profond désir amoureux et sexuel, comme celui qui avait surgi lors de notre engagement mutuel de transfert.



Résistance ou contribution au changement ?

Dans un texte intitulé « Barrières à l'amour entre patient et analyste », Coen (1994) affirmait que « les psychanalystes ont toujours été ambivalents à propos du rôle des sentiments amoureux entre patient et analyste : sont-ils nécessaires, authentiques et thérapeutiques ? » Il se demandait alors : « Est-ce que l'amour est une résistance ou un moyen pour changer ? Combien d'amour, et de haine, faut-il que le patient et l'analyste éprouvent pour qu'une analyse soit effective ? Quand et comment de tels sentiments passionnés dans le couple analytique interfèrent-ils avec les changements en cours ? Dans un tel contexte, les sentiments amoureux ne sont-ils simplement que des désirs névrotiques à abandonner, ou peuvent-ils faciliter la croissance ? Et s'ils contribuent au changement, comment le font-ils ? »

Gabbard (1994) a proposé une réponse utile à ces questions : « La mise en acte du contre-transfert érotique est inévitable et le processus analytique peut en tirer profit. Si on examine attentivement les contributions respectives du patient et de l'analyste à ces mises en acte, la conduite de la cure s'en trouve essentiellement améliorée. »

Dans le traitement de WL, les désirs érotiques et amoureux sont apparus chez le patient et chez l'analyste d'abord de façon habituelle, c'est-à-dire comme résistances, formations réactionnelles et tentatives symboliques de s'accrocher aux objets libidinaux du passé pour réparer les frustrations et les blessures tant passées qu'actuelles, et ainsi de suite. Mais en plus, la réciprocité de nos émois amoureux a eu, dans cette analyse, des conséquences favorables.

Notre engouement mutuel n'était certainement pas la seule condition qui aurait pu mener cette analyse à une heureuse conclusion. Si le transfert érotique de WL était déterminé par son passé, de la même façon ma réaction à celui-ci n'était ni la seule possible ni la seule nécessaire pour assurer un engagement bénéfique dans cette analyse : j'aurais été une femme, ou encore j'aurais reçu WL quand j'étais sans expérience de la cure, avec le risque de devenir plus défensif et distant face à l'activation de mes désirs érotiques, ou, au contraire, j'aurais été plus vieux que je ne l'étais et moins porté à répondre à son amour par une passion ravivée de mon

enfance, quel aurait été alors le cours de notre relation analytique ? Comme il aurait pu être différent !

Dans la situation analytique habituelle, les flux et reflux des processus identificatoires de l'un et de l'autre sont plus souvent transitoires et provoquent généralement des mouvements contre-transférentiels plus éphémères et moins évidents. Ici, en présentant le cas de WL, je souhaite faire ressortir que même lors d'une réaction contre-transférentielle exceptionnellement prolongée, si elle demeure subordonnée au travail de l'analyse, l'amour de l'analyste pour le ou la patiente ne doit pas toujours conduire à une impasse, et peut même jouer un rôle positif.

L'érotisation de la relation que WL établissait avec moi était prévisible, vu son passé et sa structure personnelle. De la même façon, ma réaction n'était pas moins déterminée par mon histoire et ma personnalité. Pour sa part, elle retrouvait un état de dépendance et d'insécurité à partir duquel elle cherchait à se relier à un homme et à faire servir l'excitation de la liaison amoureuse comme antidote à la dépression et à la peur d'être abandonnée. C'est ainsi qu'en analysant son transfert, nous avons reconnu qu'elle m'aimait comme père absent et qu'elle se tournait vers moi pour que je lui fournisse excitation et vitalité.

Jusqu'à un certain point, son amour avait un caractère défensif et contraphobique, car elle continuait à craindre beaucoup le comportement tapageur de son père et la masculinité agressive de celui-ci. Elle lui en voulait de s'être interposé dans ce qu'elle aurait désiré être la relation exclusive à sa mère, de même qu'elle lui en voulait pour ces autres enfants qui étaient venus prendre sa place à elle sur la scène familiale. Ces dernières réactions sont apparues dans le cadre du transfert paternel, lors d'une explosion de colère contre moi, bien qu'elle tenta astucieusement de se servir de ses sentiments amoureux à mon égard comme d'un abri contre tout ce qui pouvait devenir violent et imprévisible, comme avec son père. En revanche, par une sorte d'identification à l'agressivité de celui-ci, WL essaya avec beaucoup d'insistance de m'aimer, de me faire la cour, de me conquérir, comme son père l'avait fait avec sa mère et ses maîtresses. Il y avait également, au plus profond d'elle, l'espérance d'un amour merveilleux qui restaurerait la relation exclusive mère-enfant du temps de ses trois ans, quand le père était à la guerre et que les autres enfants n'étaient pas encore là.

Par notre engagement analytique passionné, nous avons donc recréé, dans le transfert et dans le contre-transfert, des configurations conflictuelles de l'œdipe positif et négatif et du pré-œdipe de chacun. Et, à chaque étape de cette trajectoire, j'ai offert à WL la possibilité d'examiner et d'analyser ses réactions. Mais, à mon insu, j'ai aussi répondu spontanément à sa présence, ce qui a dû ajouter en affect et en intensité à chacun des niveaux d'actualisation des couches inconscientes de ses réactions. Toutefois, s'il est possible que mon contre-transfert maintenu avec intensité ait pu retarder l'analyse de certaines fantaisies défensives et de certains conflits, je crois que, dans son ensemble, cela n'a pas empêché le processus analytique de se dérouler⁴.

Ce qui a rendu ma contribution possible, c'est que nous avons tous les deux créé, à notre insu, une relation commune significative, qui n'avait pas moins un sens transférentiel propre à chacun. Ce n'est pas le simple fait de ma réaction érotique à WL qui a été bénéfique en soi, mais plutôt ma capacité de contenir cette réaction et de la subordonner au travail analytique. Car, malgré l'intensité et la persistance de mes désirs pour WL, je ne crois pas avoir violé les limites de mon rôle d'analyste, ni m'être empêtré dans une impasse majeure.

Mais dans la mesure où ma réponse actualisait des éléments de mon monde intérieur aussi bien que de celui de WL, j'ai dû contribuer à intensifier l'érotisation de son transfert. Et j'ai dû me prêter, bien qu'involontairement, à la réactivation de conflits, de fantaisies et de relations d'objet de son monde intérieur, ce qui n'a pas manqué de devenir l'essentiel même de notre travail d'analyse. J'ai ainsi contribué à créer, au cours des séances, ce que Strachey (1934) a appelé le *point of urgency* (urgence ou insistance), c'est-à-dire le point autour duquel les interprétations transférentielles convergeaient. Qu'est-ce qui fut crucial pour la bonne marche de cette analyse ? Comme dans toute analyse, je suppose, ce fut l'équilibre entre la capacité de l'analyste de contenir et de se servir des mouvements pulsionnels, des affects et des désirs engendrés par sa participation au processus analytique, et de faire de même avec ses propres tendances à satisfaire et gratifier ces élans-là. (Levine, 1994.)

Il y avait plus. Mon appréciation de WL était très favorable : comme intellectuelle, comme écrivain, comme possible partenaire sexuelle, comme femme désirable et comme être humain de grande valeur. Par

ailleurs, ma réponse érotique à ses avances, bien qu'atténuée, n'était pas moins palpable. Tout cela a dû fournir un contrepoids important à sa dépression et à son regard coupable sur elle-même, en plus de rétablir sa croyance en un futur possible, sans compter ce que cela avait ajouté à son engagement analytique en plus d'en faciliter les efforts exigés. Dans ce sens-là, on pourrait parler d'un aspect de mon amour pour WL, à la manière de ce que disait Money-Kyrle (1956), comme de « la dimension du contre-transfert pour laquelle on n'aurait pas d'objection (acceptable) ». Cependant, tout comme il en est de sa contrepartie que Stein (1981) désigne comme « la part acceptable du transfert », on doit s'attendre qu'à un certain moment de l'analyse, cette fonction salutaire devienne une résistance inévitable qui doit être alors analysée.



Le pouvoir de l'amour

Les écrits analytiques sur le transfert érotisé ont, le plus souvent, adopté le point de vue d'une psychologie individuelle (*one-person*), comme Bergmann (1994) l'a déjà souligné. Dans une telle perspective, comment pourrait-on rendre compte de ce qui se passe chez l'analyste en réaction aux désirs du patient. Et quand on adopte une psychologie plus interpersonnelle (*two-person*), par exemple chez Hirsch (1993), même si les vicissitudes du contre-transfert sont prises en compte, ce que l'on met de l'avant — il y a des exceptions : Searles (1959), Davies (1994), Gabbard (1994) et d'une certaine manière Coen (1994) — ce sont les dangers que peuvent faire courir à leurs patients les analystes qui se laissent attirer sexuellement par eux et qui en tombent amoureux.

Plus récemment, certains analystes ont commencé à étudier la subjectivité de l'analyste et les implications des dimensions intersubjectives et interactionnelles du processus analytique, et ils se sont rendu compte des liens qui ne peuvent manquer d'exister entre les sentiments et les conflits inconscients de l'analyste et ceux du patient. Par exemple, Loewald (1986) écrivait : « La résonance entre l'inconscient du patient et celui de l'analyste sous-tend toute compréhension psychanalytique authentique et sert de point de départ pour en arriver à mettre en mots l'interprétation de ce qui est entendu ou perçu d'une autre façon en séance. »

De plus en plus d'analystes en sont venus à reconsidérer ce qu'ils croyaient être, depuis longtemps, des concepts de base de la théorie clinique de la psychanalyse, tels que l'abstinence, la neutralité et le contre-transfert. Ce dernier, de nos jours, est reconnu par plusieurs auteurs autant pour ce qu'il apporte de favorable que pour ce qu'il empêche⁵. Par exemple, dans les rêves de l'analyste où le patient apparaît sans déguisement dans le contenu manifeste, Lester et son équipe (1989) ont noté la double nature de ces productions contre-transférentielles : ces rêves signaleraient d'abord une résistance du côté de l'analyste, non sans lui offrir simultanément des outils pour s'en sortir.

Boesky (1990) a proposé une idée semblable en élargissant la perspective afin de rappeler l'importance et la fréquence de ce qu'il a appelé « les résistances iatrogènes bénignes ou adaptatives ». Ces résistances, qui sont des (co)créations inconscientes de l'analyste, surviennent comme des éléments prévisibles et routiniers du processus analytique. Dans la mesure où elles peuvent être analysées, elles ne sont pas que des empêchements à l'analyse, mais plutôt des occasions propices aux développements fructueux de celle-ci. Renik (1992) est allé dans le même sens en donnant toute son importance à ce qu'il a appelé « la subjectivité irréductible de l'analyste ».

J'avais déjà décrit, dans deux textes précédents⁶, différentes façons de voir en quoi l'expérience contre-transférentielle de l'analyste est en résonance avec le transfert du patient, et dans le présent travail, je n'ai fait que continuer dans cette direction. À partir d'un point de vue intersubjectif, j'ai essayé de regarder de plus près certaines contributions de l'analyste qui se sont avérés favorables à l'analyse et qui résultaient de l'amour et des désirs de celui-ci pour sa patiente, encore que demeurés subordonnés au travail analytique. Il faut dire que cette façon de voir est proposée comme un ajout qui ne cherche en rien à invalider les mises en garde traditionnelles au sujet des dangers inhérents aux émois sexuels et amoureux du côté de l'analyste. Cela pourrait avoir cependant d'importantes conséquences pour notre compréhension du rôle positif que jouerait le contre-transfert dans le processus analytique.

Freud a écrit en 1913 que « tout un chacun possède dans son propre inconscient un instrument grâce auquel il peut interpréter les énoncés de l'inconscient de quelqu'un d'autre ». Deux ans plus tard, il observait

combien il est remarquable que « l'inconscient d'un être humain peut avoir un effet sur celui de quelqu'un d'autre, sans passer par le conscient ». Mais malgré ces assertions, et sans doute sous le coup des nombreuses transgressions sexuelles de la part des premiers praticiens de la psychanalyse, Freud n'est jamais allé jusqu'à suggérer que l'expérience contre-transférentielle pouvait avoir un rôle favorable dans la technique analytique. C'est Paula Heimann (1950) qui fera valoir la fonction réceptrice du contre-transfert : elle avait remarqué que la réaction affective de l'analyste au patient « n'est pas seulement un des éléments de la relation analytique, mais c'est une création du patient qui fait partie de sa personnalité ».

J'ai ainsi cherché à faire valoir que le contre-transfert peut :

1- contribuer inconsciemment à actualiser certains aspects du monde intérieur du patient, et les rendre ainsi plus accessibles à l'analyse du transfert ;

2- améliorer la qualité affective de la relation analytique, apporter de l'espoir en rehaussant l'image du patient, et soulager, pour un temps, son humeur du découragement et de la dépression. Il peut aussi contribuer au développement de l'alliance thérapeutique ;

3- évoquer, réagir et être en résonance avec les affects transférentiels du patient, et ainsi contribuer à des mises en acte qui créent inconsciemment, avec ce qui vient du patient, ce que Strachey a appelé « le point d'urgence » autour duquel les interprétations transférentielles vont s'élaborer.

Les émois contre-transférentiels, qu'ils soient amoureux, érotiques ou d'autre nature, sont des composantes inévitables et prévisibles du processus analytique. Étant donné l'abstinence et l'auto-analyse auxquelles l'analyste doit se soumettre, ces émois, longtemps tenus comme préjudiciables au travail analytique, n'ont-ils pas aussi le pouvoir de faire en sorte que l'analyse devienne plus vivante et plus significative, et de la faire progresser vers une conclusion favorable ?

(Traduit de l'anglais par Jacques Mauger.)



Bibliographie

Abraham, H. et Freud, E.L., eds. (1965), *A Psycho-Analytic Dialogue ; The Letters of Sigmund Freud and Karl Abraham, 1907-1926*. New York, Basic Books.

Barron, J.W. and Hoffer, A. (1994), « Historical events reinforcing Freud's emphasis on "holding down the countertransference" », *Psychoanalytic Quarterly*, 63, p. 536-540.

Bergmann, M.S. (1994) « The challenge of erotized transference to psychoanalytic technique », *Psychoanalytic Inquiry*, 14, p. 499-518.

- Boesky, D. (1990), « The psychoanalytic process and its components », *Psychoanalytic Quarterly*, 59, p. 550-584.
- Coen, S. (1994), « Barriers to love between patient and analyst », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 42, p. 1107-1135.
- Davies, J.M. (1994), « Love in the afternoon. A relational consideration of desire and dread in the countertransference », *Psychoanalytic Dialogues*, 4, p. 153-170.
- Friedman, L. (1988), *The Anatomy of Psychotherapy*, Hillsdale, N.J. : The Analytic Press.
- Freud, S. (1913), « The disposition of obsessional neurosis », *S.E.* 12.
- Freud, S. (1915a), « Observations on transference love », *S.E.* 12.
- Freud, S. (1915b), « The unconscious », *S.E.* 14.
- Freud, S. (1937), « Analysis terminable and interminable », *S.E.* 23.
- Gabbard, G.O. (1994) « Sexual excitement and countertransference love in the analyst », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 42, p. 1083-1106.
- Gabbard, G.O. (1995), « The early history of boundary violations in psychoanalysis », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 43, p. 1115-1136.
- Gabbard, G.O. and Lester, E.P. (1995), *Boundaries and Boundary Violations in Psychoanalysis*, New York : Basic Books.
- Gill, M.M. (1994), *Psychoanalysis in Transition*, Hillsdale, N.J. : The Analytic Press.
- Haynal, A. and Falzeder, E. (1993), « Slaying the dragons of the past or cooking the hare in the present : An historical view on affects in the psychoanalytic encounter », *Psychoanalytic Inquiry*, 13, p. 357-371.
- Heimann, P. (1950), « On Counter-transference », *International Journal of Psycho-Analysis*, 31, p. 81-84.
- Hirsch, I. (1993), « Countertransference enactments and some issues related to external factors in the analyst's life », *Psychoanalytic Dialogues*, 3, p. 343-366.
- Klauber, J. (1972), « On the relationship of transference and interpretation in psychoanalytic therapy », *International Journal of Psycho-Analysis*, 53, p. 385-391.
- Lester, E., Jodoin, R.-M. and Robertson, B. (1989), « Countertransference dreams reconsidered : a survey », *International Review of Psycho-Analysis*, 16, p. 315-322.
- Levine, H.B. (1994), « The analyst's participation in the analytic process », *International Journal of Psycho-Analysis*, 75, p. 665-676.
- Levine, H.B. (sous presse), « The capacity for countertransference », *Psychoanalytic Inquiry*.
- Loewald, H. (1986), « Transference-countertransference », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 34, p. 275-288.
- McGuire, W., ed. (1974), *The Freud-Jung Letters*, Princeton, Princeton Univ. Press.
- McLaughlin, J.T. (1981), « Transference, psychic reality and countertransference », *Psychoanalytic Quarterly*, 50, p. 639-664.
- Money-Kyrle, R. (1956), « Normal counter-transference and some of its deviations », *International Journal of Psycho-Analysis*, 37, p. 360-366.
- Natterson, J.M. and Friedman, R.J. (1995), *A Primer of Clinical Intersubjectivity*, Northvale, N.J. and London, Jason Aronson.
- Olinick, S. (1993), « Structural actualities of the transference and their effects on the analyst's functions », *Psychoanalytic Inquiry*, 13, p. 310-325.
- Person, E.S. (1985), « The erotic transference in women and men : Differences and consequences », *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 13, p. 159-180.
- Racker, H. (1968), *Transference and Countertransference*, London, Karnac Books.
- Renik, O. (1993), « Analytic interaction : Conceptualizing technique in light of the analyst's irreducible subjectivity », *Psychoanalytic Quarterly*, 62, p. 553-571.
- Sandler, J. (1976), « Countertransference and role responsiveness », *International Review of Psycho-Analysis*, 3, p. 43-47.
- Searles, H. (1959), « Œdipal love in the countertransference », *International Journal of Psycho-Analysis*, 40, p. 180-190.

- Stein, M.H. (1981), « The unobjectionable part of the transference », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 29, p. 869-891.
- Strachey, J. (1934), « The nature of the therapeutic action of psychoanalysis », *International Journal of Psycho-Analysis*, 15, p. 127-159.
- Wolf, E. (1976), « Ambience and abstinence », *Annual of Psychoanalysis*, 4, p. 101-115.

NOTES

1. Qu'il soit clair que j'utilise le terme de contre-transfert dans son sens le plus large, entendant par là et le transfert de l'analyste sur le patient (McLaughlin, 1981) et la réaction de l'analyste au transfert du patient sur lui. (Aussi Levine, sous presse).
 2. Alors que la subjectivité du patient est reconnue depuis longtemps dans le modèle classique traditionnel, ce n'est que récemment que les auteurs ont commencé, avec Klauber (1972), Money-Kyrle (1956) et Racker (1968), à établir les fondements de ce que Renik (1993) a décrit comme la « subjectivité irréductible » de l'analyste.
 3. Je dois passer sous silence bien d'autres de mes rêves et éléments de mon passé, mais je tiens à dire, en passant, combien mon travail avec WL et l'écriture qui s'est ensuivie m'ont donné l'occasion d'examiner plus à fond certains aspects de mon enfance, notamment mon rapport aux objets primaires qui ont été mobilisés par mes propres réactions. Par exemple, quand elle décrivait la relation à son mari où elle se montrait dans la position d'une femme talentueuse mais non reconnue, celle dont la créativité aurait pu s'épanouir si seulement elle avait eu le support d'un homme, de « la bonne personne », précisait-elle, tout cela ne manquait pas de faire écho à certains aspects importants de ma constellation œdipienne. En gagnant amoureusement le cœur de WL et en la sauvant de son malheur, je ne pouvais, en fantaisie, que surpasser mon père en venant à la rescousse de ma mère pour la conquérir de nouveau.
À un autre niveau et dans la mesure où le transfert érotique de WL masquait défensivement son intense dépendance dans un transfert maternel précœdipien, ma propre réaction sexuelle me servait aussi de réassurance contre mes propres envies symbiotiques et mon angoisse de castration liée au fait d'être assigné à un rôle féminin, quand ce n'était à une position maternelle. En fait, le renversement des rôles traditionnels, homme-femme, actif-passif, qui y était pour beaucoup dans notre *cour*, permettait à chacun de nous de jouer, dans la relation analytique, des rôles sexuels défensivement mitigés et interchangeable.
- Il y avait un autre facteur qui aurait déterminé ma réaction à WL : elle était à peu près de mon âge et elle représentait bien une sorte d'idéal de mon temps d'adolescence. En effet, je me disais qu'au collège elle avait dû être exactement le type de femme que j'avais envie de rencontrer quand j'étais moi-même étudiant, malgré ma gêne d'alors : elle était intelligente, attrayante, athlétique, étudiante dans une école prestigieuse. Rien de surprenant à ce que plusieurs de mes rêves et fantaisies aient situé ce qu'aurait pu être la rencontre avec elle, les premiers rendez-vous, la passion amoureuse, au temps où nous étions tous les deux dans nos collèges respectifs. Bien entendu, et faut-il le rappeler, le fait et les contenus de ma réaction à l'amour que WL me portait, mon amour ou mon béguin pour elle, sont toujours demeurés au fond de moi, donnant lieu à une réflexion que je ne lui aurais divulguée sous aucune forme intentionnelle ou manifeste.
4. Même si je ne les rapporte pas ici, les moments et les séquences pendant lesquelles l'analyste est aveugle à ce qui se passe dans l'analyse doivent être vus, je suppose, comme inévitables dans n'importe quel processus analytique. Ces passages ne font pas que refléter les défaillances de l'analyste, ils servent aussi de répétitions symboliques de situations de l'enfance, vraies ou imaginées, au cours desquelles les parents ou d'autres objets significatifs, ont failli à la tâche de protéger, de comprendre et de partager la souffrance en cause.
 5. Voir Levine (sous presse) pour une discussion approfondie en cette matière.
 6. Levine, sous presse.